Deuxième Année. N° 52 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 26 Décembre 1918

La Voix des Femmes

Paraissant tous les Jeudis

Directrice : *Colette* REYNAUD — Rédactrice en chef : *Louise* BODIN

Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72
Abonnement : 1 an : 10 fr. — 6 mois : 5 fr.

Nul ne peut se croire autorisé à parler au nom des peuples, tant que les femmes seront exclues de la vie politique des Nations. (Président Wilson.)

SOMMAIRE

La tournée des ruines	Louise RODIN
Pour les femmes.....	Georges YVETOT
Pour le Président Wilson.....	Fernand MORELLE
Blasons.....	MARFORIO
La Défaite de l'Amour...	Henriette SAURET
Poëme.....	Noël E. GARNIER
La Femme et la Vie.....	L'OUVRIÈRE
Le Jourualisme et les Rayons V.....	Adrienne SAHUQUÉ
Céline, petite bourgeoise.....	Fanny CLAR

La tournée des ruines

La scène représente le cabinet de travail du Président du Conseil, ministre de la Guerre d'une grande République — après la victoire.

Un peu partout sur le tapis, sur des tables des trophées, des « souvenirs » : bâtons de maréchaux à musique : La Madelon, La Marseillaise ; *petits tanks d'appartement avec système d'horlogerie pouvant provoquer des explosions ; casques de poilus avec inscriptions, pour familles en deuil ; grenades panoramiques avec vues à l'intérieur des plus horribles champs de bataille. Au mur, une allégorie étrange : Le Baiser. Deux hommes, dont l'un a le visage terrifiant d'un buste célèbre de Rodin, et l'autre, une écharpe rouge en travers du corps sont amoureusement enlacés.*

Le Président du Conseil, ministre de la Guerre, essaye un uniforme bizarre qui semble dater du I^er^ Empire : habit de drap noir avec placard de broderies vertes. Une épée est posée en travers sur son bureau.

La porte s'ouvre. Un chef de cabinet troisième ou quatrième paraît, l'air inquiet.

Le Chef de Cabinet. — *Monsieur le Président, c'est une délégation des maires, notables et commerçants des principales villes, qui sollicite l'honneur d'être reçue...*

Le Président du Conseil. — *Des pays envahis? Comment, des pays envahis!! Des Boches, ici, chez moi! Qu'on les f..... en chemise et la corde au cou et qu'on les conduise dans les fossés de Vincennes!*

Le Chef de Cabinet. — *Monsieur le Président, c'est-à-dire... je voulais dire... c'est une délégation des pays libérés : Lille, Cambrai, Maubeuge, Laon...*

Le Président du Conseil. — *Ah! bien bien... Dites-leur qu'ils s'en retournent. Je n'ai pas le temps. On ne peut pas recevoir et être reçu ; je prépare ma réception à l'Académie par mon cher ami Cicéron.*

Le Chef de Cabinet. — *C'est qu'ils insistent, Monsieur le Président. Certains disent qu'ils ont dû venir à pied jusqu'à Paris. J'ai eu beau leur répondre que M. le Président était très fatigué de ses récents voyages en limousine, des pâtés de Strasbourg, des baisers de Metz, ils prétendent qu'ils ont d'excellentes nouvelles à communiquer à M. le Président et que M. le Président sera enchanté...*

Le Président du Conseil. — *Allons faites-les entrer.*

La délégation des maires, notables et commerçants, entre dans le cabinet du Président du Conseil. La plupart d'entre eux ont le corps amaigri, le visage fatigué et cela fait contraste avec la mine excellente, le corps replet du Président du Conseil « au plein » dans son habit noir et vert. Ils sont graves et tristes et cela fait contraste avec l'expression narquoise du Président.

Le doyen de la délégation, *maire de L... — Monsieur le Président, nous avons cru de notre devoir de venir vous mettre au courant de ce qui s'est passé, ces derniers mois, dans les provinces que la victoire a rendues à la patrie après quatre ans de captivité bien dure...*

Le Président du Conseil. — *Eh! bien quoi, quatre ans de captivité. Et l'Alsace-Lorraine! L'Alsace-Lorraine a bien été quarante-sept ans en captivité. Ça ne l'empêche ni de danser, ni de chanter (Ici, un des bâtons-de-maréchaux-phonographes, probablement remonté fait entendre* La Marseillaise *avec la voix de Mlle Chenal.)*

Le doyen de la délégation. — *Certes, Monsieur le Président; aussi nous avons bien compris que vous alliez d'abord reprendre Strasbourg et Metz avant de songer à reprendre Lille, Sedan ou Maubeuge. Peut-être, d'ailleurs, ne vous êtes-vous jamais douté que Maubeuge était pris, les journaux français n'en ayant jamais rien dit. Vous vous rappelez, Monsieur le Président, le fameux communiqué « De la Somme aux Vosges »...*

Le Président du Conseil. — *C'est bien, c'est bien, passons.*

Le doyen de la délégation. — *Enfin, nous avons pensé, Monsieur le Président, que vous seriez heureux d'avoir des renseignements sur ces régions ressuscitées, la poste et le télégraphe ne fonctionnant toujours pas et les trains ne pénétrant pas dans des pays où ils ont pris l'habitude de ne plus pénétrer. Nous venons vous avertir que vous pouvez donner des ordres pour que les trains recommencent à circuler.*

Le Président du Conseil, *stupéfait. — Les trains, recommencer à circuler!?*

Le doyen de la délégation. — *Monsieur le Président, nous avons travaillé. Personne ne venait à nous, alors nous nous sommes débrouillés tout seuls. Evidemment, il y a les réparations et les restitutions promises. Nous comptons bien que les Allemands nous donneront un coup de main et qu'ils nous rendront du charbon et des machines. Ça sera plus sûr que mille milliards. Mais au train où vont les choses, nous risquons d'attendre encore assez longtemps que vous permettiez ce coup de main. Or, nous avons faim, nous avons froid et nous voudrions bien remettre un peu d'ordre dans nos affaires. Toute la population s'y est mise. Des régiments du génie, cantonnés chez nous, sans qu'on sache pourquoi, car ils n'y faisaient rien, et qui s'ennuyaient à périr devant toutes nos démolitions, nous ont aidés. Nous avons déblayé les ruines ; avec les pierres des maisons écroulées, nous avons refait ou consolidé des ponts, réparé les routes et les voies, nous avons même rebâti quelques villages, quelques quartiers de nos villes. Nous n'avons été gênés par aucune autorité, militaire ou civile, et nous avons été très vite. Nous vous faisons cette surprise, Monsieur le Président, que vous n'avez plus qu'à faire rouler vos trains de ravitaillement...*

Le Président du Conseil, sursautant. — *Sacré nom de nom de nom..., vous avez réparé les routes, consolidé les ponts, déblayé les ruines, reconstruit des quartiers... Ah! ça, vous êtes fous, complètement fous. Vous êtes patriotes comme la lune! Qui est-ce qui vous a permis de toucher aux objets exposés!!!*

Le Président du Conseil, hors de lui, se précipite également hors de son cabinet. Les basques de son habit battent la générale sur son derrière académique. Un tank d'appartement, probablement remonté, explose avec un bruit affreux. Le Président du Conseil appelle à grands cris son premier chef de cabinet.

« Mandschild', Mandschild! Ils ont le toupet de venir m'annoncer qu'ils ont restauré leurs ruines, et le Président Wilson qui doit partir tantôt! »

Louise BODIN.

La Française est-elle inférieure à ses sœurs étrangères? On le pourrait croire puisqu'elle est à peu près la seule dans le monde civilisé, où 21 millions de femmes votent, à ne pouvoir participer à la vie de son pays.

Pour les femmes

Après la Guerre, la Misère

J'ai déjà fait prévoir que, la guerre finie, le sort de la femme allait changer.

Si c'était en mieux, nous n'aurions qu'à nous en réjouir en nous disant : « C'est bien son tour ! »

Que d'éloges officiels n'avait-on pas adressés aux nombreuses et vaillantes munitionnettes ! Que de compliments venus de haut pour toutes ces femmes qui, dans les moments difficiles de la crise tragique du pays ont sû être à la hauteur d'une tâche ardue, au-dessus de leurs forces. On ne devait, disait-on, jamais oublier le service rendu à la Nation en péril, par les hommes au front et par les femmes à l'arrière... Le vent d'automne semble avoir fait envoler ces promesses avec les dernières feuilles mortes !

Maintenant, les industriels si vivement enrichis par le travail de leur exploitées du beau sexe, commencent à user de procédés dangereux à l'égard de la main-d'œuvre féminine. Il leur semble tout naturel de remercier d'une ingrate muflerie les services rendus pendant quatre ans par le prolétariat féminin. C'est charmant...

L'Etat qui a payé, sans compter, avec l'argent de tous, les fabricants de produits de guerre trouve qu'il a suffisamment de difficultés à résoudre le même problème de la main-d'œuvre féminine dans ses administrations pour s'occuper encore de l'industrie privée. Il oublie son rôle en n'imposant pas aux industriels des conditions humaines de licenciement de la main-d'œuvre féminine dans les usines de guerre.

C'est tout à fait le contraire de la solution logique espérée par un Peuple assez naïf pour croire encore aux promesses des gouvernants... Maladroite est une telle politique !

Que va-t-il arriver si la misère intense succède à la période fructueuse d'un labeur qui assurait le nécessaire ? C'est un étrange résultat de la victoire que celui-là !

L'Etat ne doit pas ignorer que la Misère engendre la Révolte.

Certes, je me rends bien compte de l'immense difficulté qu'il y a de résoudre un tel problème...

Pourtant il ne peut s'ajourner.

Pour les administrateurs de l'Etat, les auxiliaires ou temporaires qu'on ne pourra utiliser recevront, je le pense, une indemnité raisonnable de congédiement.

D'ailleurs une agitation efficace fut menée par les intéresssées dans ce but. Il est à présumer qu'on aboutira bien mieux que dans l'industrie privée. En somme, c'est la Nation qui paiera la note due par l'Etat... Encore faut-il que les ayants-droits réclament avec énergie : Des promesses ne nourissent pas.

Pour l'industrie privée, je le répète, c'est le patron, le profiteur qui doit payer et cela ne lui semble pas possible:

Ramasser des bénéfices, profiter des besoins urgents et insatiables des produits d'une industrie de guerre, cela, il le comprit très vite et n'eut pas la moindre hésitation à l'admetttre. Mais se plier à un acte de justice et d'équité envers un personnel féminin admirable qui put subvenir par un travail exténuant à fournir de diverses munitions tous les héros qui défendaient le territoire, cela, messieurs les profiteurs de la guerre ne le comprennent pas ! Tant pis pour eux !

C'est à l'Etat de le leur faire comprendre. C'est au Parlement de le faire comprendre à l'Etat. Enfin, faute d'intelligence et de sentiment des profiteurs pour le comprendre, ce sera au Peuple lui-même à faire ce qu'il faut s'il en est capable. Et, si le Peuple lui-même n'est pas assez persuasif, alors ce sera aux femmes seules à faire entendre leurs voix.

Malgré qu'elles ne jouissent pas encore de la souveraineté factice du bulletin de vote, elles peuvent, comme elles l'ont fait tant de fois, montrer encore que l'action directe n'est pas une vaine formule du syndicalisme ouvrier et qu'il vaut mieux, souvent, que le geste dont s'enorgueillit, bien à tort, l'électeur toujours dupé, toujours content.

C'est un moyen extrême que je semble préconiser et l'on me taxera d'exagération.

Pourtant, la situation est telle qu'il n'y a plus à tergiverser.

On n'a pas l'excuse en haut lieu de faire croire à une surprise. On savait que cette période difficile arriverait... On devait, comme en toute autre nation belligérante, l'étudier, la prévoir, la prévenir et lui préparer une solution. Les avertissements n'ont jamais manqué ; mais on a craint les prévoyants et la censure les a baillonnés. Voici maintenant que nous arrivons à l'échéance et les journaux indépendants peuvent à peine se faire les interprètes de la Vérité. Tous les bourreurs de crânes nous inondent inlassablement de nouvelles sur la misère des ennemis, pensant ainsi cacher celle qui nous assaille ici et qui demain se fera sentir davantage encore qu'aujourd'hui. La misère des voisins, amis ou ennemis n'atténue pas la nôtre ; loin de là, elle ne peut que l'empirer.

Il y a longtemps qu'on savait que cette production intensive pour la mort ne pouvait durer. Il y a longtemps qu'on savait que cette dépense anormale des forces humaines pour la guerre devait un jour prendre fin aussitôt que par l'armistice d'abord et par la paix ensuite son inutilité serait avérée.

On savait donc bien également que, de ce fait, des centaines de milliers de femmes dont on a chanté sur tous les tons les qualités d'endurance, de sacrifice et de dévouement se trouveraient soudain privées de travail et sans doute ainsi de leur seul honnête moyen d'existence. Qu'a-t-on fait ?... On a fait taire ceux qui se permettaient de vouloir envisager cette crise. Bien plus : on les a traités d'alarmistes et de mauvais citoyens. Il n'y avait de droit à la parole que pour ceux qui savaient hurler avec le Tigre et gueuler à pleins poumons : « Vive la France ! » et aussi : « Vive le Père la Victoire ! » Et Dieu sait s'il y en avait et s'il y en a encore de ces derviches hurleurs et de ces fidèles gueulards !... La presse bien pensante en est encombrée et celle qui ne pense pas en regorge !

Mais voici que de toutes parts les protestations se font entendre et l'indignation s'accroît

..... **CENSURE** .....

Je sais bien qu'on a prétendu que la femme serait heureuse de retourner au foyer... Oui, à condition que la guerre ne l'ait pas anéanti, ce foyer, par la suppression de l'époux ou du père, de l'amant, du fiancé et des frères ou des fils !

Si l'on croit que j'exagère, qu'on veuille bien écouter la voix de ceux qui savent ce qu'ils disent et osent dire ce qu'ils savent.

Voici comment, sur la situation actuelle faite à la femme des usines de guerre, voici comment s'exprime la Fédération des Métaux :

« Il est impossible que le gouvernement puisse abriter son imprévoyance derrière une feinte d'ignorance ou, plus, la justifier pour des raisons de droit bourgeois et capitaliste.

« Les femmes, les vieillards, les veuves et les enfants doivent vivre même sans travail. Pendant cette période transitoire, que l'initiative et l'audace doivent limiter, le gouvernement est responsable des misères, des privations qu'il a le devoir et la responsabilité d'éviter.

« Qu'il arrache aux fortunes édifiées une parcelle conséquente aux besoins des moins favorisés, qu'il prenne sur ses ressources, qu'il sacrifie encore un milliard s'il le faut pour satisfaire aux exigences immédiates. Qu'il assure la vie, un peu de chaleur et un minimum de sécurité à tous.

« A cette condition, les fêtes officielles seront sans ironie, la musique sans insolence, la joie des heureux sans provocation et sans impudence. »

Et maintenant acclamons tant et plus les rois et les princes, rions, crions, chantons et dansons... Nous continuerons ensuite à danser... mais ce sera devant le buffet vide...

..... **CENSURE** .....

Georges YVETOT.

Il n'y a pas de raison raisonnable qui s'oppose à l'électorat et à l'éligibilité des femmes.

Pour le Président Wilson

Wilson est chez nous. C'est un sage, qui veut heureusement tempérer les ardeurs brutales de certains vieillards et de nombreux énergumènes et épileptiques du militarisme et de l'Impérialisme.

Henri Fabre, dans son *Journal du Peuple*, quotidien qui, depuis sa fondation, fait entendre dans le concert infernal des installés dans la guerre, de belles notes de raison, comparait dernièrement Wilson au Christ d'amour, un Christ moderne, qui ne se contenterait plus de marcher sur un lac et de le franchir, mais qui traverserait l'océan entier, pour apporter aux malheureux de notre pays en particulier, mais de toute l'Europe en général, les apaisements dont ils ont grand besoin et qu'ils réclament ardemment depuis longtemps.

Cette comparaison est à peine exagérée. Pour beaucoup, Wilson apparaît comme un nouveau Messie, le sauveur, celui qui a su arrêter la tourmente, qui a réussi à mettre un terme à la douleur des hommes, à leurs souffrances multiples, à l'extermination odieuse.

Les acclamations enthousiastes, les ovations délirantes, la manifestation de sympathie qu'il nous a été donné d'entendre et de voir, depuis son arrivée à Paris, nous prouve que le peuple sait distinguer le bon grain de l'ivraie, qu'il sait reconnaître dans la masse des dirigeants ses véritables amis.

Les 14 propositions du Président Wilson ont été adoptées par tous ceux chez qui l'esprit de Justice, de Droit, n'a pas encore été banni.

Messieurs les réactionnaires les discutent et voudraient bien les voir modifier dans un sens plus impérialiste. La liberté des peuples n'est pas du goût de ces gens-là. Ils ne rêvent que d'esclavage pour ceux qui triment.

La grande guerre est à peine terminée que déjà ils vont combattre les bolchevicks en Russie.

Que font-ils donc du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ?

Déjà, nos gouvernants ont fait connaître :

..... **CENSURE** .....

qu'ils considéraient comme accompli le plébiscite en Alsace-Lorraine, depuis l'accueil enthousiaste fait par ces deux provinces à nos soldats, à nos représentants.

Que craignent-ils donc ? Font-ils l'injure aux Alsaciens-Lorrains de croire qu'ils peuvent avoir les qualités propres aux girouettes, et qu'après des manifestations de joie accueillante, ils émettraient un vœu en faveur de leur maintien dans le giron de la Patrie Allemande ? On le croirait ! Pour ma part, je suis d'accord avec Jean Longuet, qui est toujours partisan du plébiscite. Il doit être fait confiance aux Alsaciens-Lorrains. Ils demanderont certainement leur rattachement à la France, qu'ils aimaient, de loin, comme une République libérale... Je dis de loin, car de près hélas, ils auraient pu se rendre compte que sa libéralité n'était pas aussi grande qu'ils se l'imaginaient.

Le Gouvernement a tort de s'opposer au plébiscite. Il fait ainsi injure aux patriotes de l'Alsace, mais il se moque également, ce faisant, du Président Wilson qui a inscrit dans ses 14 propositions : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes...

Le Président Wilson n'est pas socialiste, c'est certain. Cependant, il est juste, et son action tend fatalement vers l'apaisement des souffrances immenses du peuple.

Les prolétaires parisiens ne s'y sont pas trompés. Ils ont fait le samedi de son arrivée une réception triomphale au Président.

La réception devait être primitivement plus grandiose.

Le Parti Socialiste, la C. G. T., la Ligue des Droits de l'Homme, la Coalition Républicaine, avaient lancé un appel invitant leurs adhérents à descendre dans la rue, pour fêter par une imposante manifestation de sympathie, l'arrivée du juste Président dans notre capitale.

Puis les dirigeants de ces organisations ouvrières allèrent, tels des enfants, demander la permission de manifester au Tigre.

Naturellement, la réponse ne fut pas longue. M. Clemenceau ne refusa pas catégoriquement, mais sa vieille inimitié pour le Président Wilson et sa haine du socialisme, le poussèrent à engager la responsabilité du Président des États-Unis.

A ce moment, la délégation du Parti Socialiste devait dire à Clemenceau : « Nous ne demanderons pas à M. Wilson son avis, ce serait discourtois, nous nous passerons également de votre permission. Nous descendrons dans la rue quand même. Il n'est du pouvoir de personne de nous empêcher de crier : « Vive Wilson ». Et il y aurait eu trois cent mille citoyens et même davantage, dans la rue, pour acclamer l'apôtre de la paix humaine.

Les parlementaires reçus par M. Clemenceau, s'inclinèrent et firent connaître par un communiqué que la manifestation n'aurait pas lieu.

La Fédération ouvrière des Mutilés, elle, ne s'inclina pas. Elle eut raison. Sa manifestation fut imposante et elle rencontra sur son parcours un accueil sympathique.

La rue était ainsi reconquise, et la police dut laisser faire. Contre le nombre il est difficile de prendre une mesure de force.

Naturellement, le lendemain, la presse bourgeoise fit chorus pour stigmatiser les manifestants, et ils remarquèrent que de nombreuses femmes (des mégères bien entendu, pourrait-il en être autrement ?) faisaient partie du cortège.

C'est tout à l'honneur de la femme. Son éveil politique devient de plus en plus évident.

Elle s'intéresse de plus en plus aux questions sociales et économiques.

Elle a compris le rôle du Président Wilson, rôle d'amour. Elle le soutient dans ses efforts pour la Paix, car elle a connu les souffrances de la guerre.

« Wilson a bien mérité de l'Humanité. » Ce bel hommage lui était dû. Le peuple de Paris, par sa manifestation, n'a fait que le lui confirmer. Ce sera l'honneur des Parisiennes d'avoir participé à cette manifestation enthousiaste en l'honneur de celui qui, selon le mot de Georges Pioch, fut « un homme de paix pendant la guerre », et qui a assigné à la tuerie un but de libération et d'émancipation !

Fernand MORELLE.

UN APPEL

DES JEUNESSES SYNDICALISTES DE LA SEINE

Jeunes ouvriers, nous nous adressons à des travailleurs comme nous, artistes, savants, ingénieurs, hommes d'harmonie, hommes de savoir, hommes de réalisation, pour qu'ils nous apprennent à devenir comme eux : des hommes capables de dominer la matière et qui, par la seule puissance de l'initiative individuelle, savent faire donner un grand résultat collectif et social à leur libre effort.

Nous leur demandons de nous apporter leur expérience et leur réalisation esthétiques, scientifiques et industrielles, en faisant confiance à notre aspiration à une vie meilleure par l'amélioration constante des capacités humaines.

Trop longtemps, on a fait des prolétaires une masse puissante d'ignorance. Nous, jeunes travailleurs, nous voulons devenir des ouvriers conscients de leur dignité d'hommes et de leurs devoirs sociaux, parce qu'ils sauront enfin ce qu'est un chef-d'œuvre, ce qu'est une vérité, ce qu'est une application pratique.

Et sans vouloir rétrécir la plaine où le génie pourra librement; et selon la grandeur de son envergure, élancer son essor, nous pourrons conquérir assez d'espace intellectuel pour édifier la maison vivante du peuple où, dans un bonheur espérable, l'homme, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, ne verra d'autres limites posées à son effort créateur que la puissance de sa force devenue intelligente.

Réunions. — Pour la rive droite : tous les vendredis, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Pour la rive gauche : tous les mercredis, 18, rue Cambronne.

C'est autant pour remplir leurs devoirs que pour défendre leurs droits que les Françaises veulent voter.

BLASONS

L'étoile qui pâlit

Il n'est rien qu'il faille plus redouter que l'excès de la popularité. A partir du moment où un homme se voit mouler en pain d'épice, en terre de pipe ou en carton-pâte, il est perdu. Partout où, jusque-là, il trouvait des pétales de rose, il met le pied sur des pelures d'orange. Il en évite une, deux, trois. A la quatrième, il se casse proprement les reins.

Et les petits camarades qui n'attendaient que cela, de bien rire !

C'est arrivé à Boulanger c'est en train d'arriver à Clemenceau.

Il se fatigue visiblement, s'énerve, s'entête dans une attitude de provocation où ses thuriféraires obstinés veulent voir une manifestation de force et d'autorité alors qu'elle atteste au contraire une grande faiblesse sénile.

Il se sent d'ailleurs à la merci d'un incident de séance. Aussi ne paraît-il plus devant le Parlement que pour faire des déclarations à grand orchestre qui n'ajouteront rien à sa gloire littéraire.

Chaque fois qu'il s'agit de discuter, il appelle un de ses brillants seconds :

— « Ici, Pams ! Ici, Klotz ! A la Chambre, Pams ! Au Sénat, Klotz ! »

(C'est si commode d'avoir des ministres qui portent des noms de chiens !)

... Mais la Fatalité qui, depuis un demi-siècle, veut que toujours, il fasse un geste désordonné au moment précis où la plus élémentaire sagesse voudrait qu'il se tint coi, le poussera, demain ou après, à aller combattre lui-même.

Et il suffira qu'un Delcassé sorte de son mutisme, agite un épouvantail, pour que le vieux lutteur exténué s'écroule.

Prenez patience Viviani, prenez patience Briand, et vous aussi petit Barthou, votre heure va bientôt sonner.

La chambre croupion

La Chambre n'a que ce qu'elle mérite. — « Il n'y a plus de Parlement ! »

Fortes vérités proférées par Franklin-Bouillon et Cachin lorsque les Ministres de la République, — mauvais serviteurs travestis en maîtres, — refusent de dire à la Nation où ils la mènent, comment ils engagent son avenir, ce qu'ils font de son sang et de son or.

Fortes vérités, mais que valent les mots alors que nous attendons, alors que nous exigeons des actes.

Si les Représentants du Peuple n'avaient oublié les engagements pris avec lui lorsqu'ils ont sollicité l'honneur de veiller sur son destin, s'ils conservaient quelque dignité, s'ils étaient conscients de leur responsabilité, ils eussent, dès le lendemain de l'armistice, *refusé de collaborer avec un Gouvernement qui les méprise, les fouaille et leur arrache des votes de confiance sur des questions dont ils ignorent le premier mot.*

Ils eussent refusé de siéger et dit à leurs électeurs pourquoi ils désertaient une Chambre où ils ne peuvent faire leur devoir.

Pour si domestiqué qu'il soit par quatre ans de militarisme, le pays se fut ému et eut demandé impérieusement à savoir où on le conduisait.

Mais persuadé que les prochaines élections seront fertiles en surprises, chaque membre de la chambre-croupion n'a qu'un désir : durer, durer le plus longtemps possible.

« Après moi le déluge », dit-il en s'asseyant devant son pupitre pour écrire à sa petite amie.

Et le sang et l'or et toutes les forces de la France font comme le café du Bien-Aimé...

Un peu de solidarité Madame

Je n'ai aucune confiance dans les femmes... Leur esprit brouillon ne fera qu'ajouter au grabuge... D'ailleurs la française n'est pas prête au vote... On parle déjà trop au Parlement, que serait-ce s'il y avait des femmes, etc., etc...

Quel misogyne, quel irréconciliable ennemi des femmes s'exprime ainsi ?

Tout simplement Mme Rachilde !

Détester la politique est le droit strict de cette dame. Mais peut-être serait-ce son devoir que de songer un peu à ses sœurs opprimées qui, n'ayant point trouvé le bonheur dans l'élaboration de romans pornographiques, désirent un sort meilleur pour leurs enfants, et restent persuadées qu'elles ne seront point protégées tant que la qualité de citoyenne, électrice et éligible, leur sera refusée.

Un peu de solidarité, sinon de pudeur, Madame Rachilde !...

A la ferraille

Ce Monsieur tire vanité des deux douilles d'obus qu'il a placées dans son antichambre en manière de porte-parapluie. Le coupe-papier de cette dame est une baïonnette bulgare. L'encrier de ce jeune homme est un barbare assemblage de fusées et de balles. Pour porter ses dépenses sur le petit livre crasseux dont la couverture s'orne d'une table de multiplication qu'elle n'apprendra jamais, puisqu'elle ne sait encore faire une addition, la servante se sert d'un porte-crayon composé de deux étuis de cartouches soudés l'un à l'autre, telles Doodica et Rodica.

Comme si nos centaines de milliers de morts, de mutilés, de blessés, de malades, ne constituaient point assez de « souvenirs de guerre », chaque maison recèle des vases à fleurs, des candélabres, des presse-papier, et des pots à tabac fabriqués avec des engins de mort.

C'est laid, c'est de mauvais goût, c'est déshonorant.
A la ferraille, tout ce butin !

CENSURE

La paix chez soi

Si, comme la Turquie, la Bulgarie et l'Autriche, l'Allemagne avait été contrainte à démobiliser, cela eut entraîné la libération de notre armée.

Comment notre Gouvernement autocratique eut-il pu subsister dans une France libre ?

MARFORIO.

Si les femmes collaboraient à la gérance des deniers publics, c'en serait fait du gaspillage et de la dilapidation.

La Défaite de l'Amour

La guerre a désorganisé profondément la vie du travail, la vie de l'art et peut-être plus encore la vie de l'amour. Jamais il n'y eut tant de drames passionnels et nul conteur, nul écrivain de théâtre, n'en imagina de plus sanglants, de plus effrayants que ceux dont nous lisons les détails chaque jour dans les journaux. C'est le soldat permissionnaire, c'est le prisonnier revenu qui surprend l'infidélité de sa femme ; c'est l'amant, que le retour du mari rend furieux; c'est la maîtresse qui découvre que son amant est marié ; c'est la femme libérée des pays envahis qui retrouve son mari installé avec une autre..., et chaque fois c'est la même réaction, le geste du meurtre ou du suicide. Seuls les moyens varient : revolver, marteau, vitriol... voire couteau de tranchée.

Mais le nombre de ces catastrophes bruyantes n'est rien auprès de celui des catastrophes secrètes. Pour les vaincus de l'amour qui, sachant juguler l'affolement de leur instinct, ne vont pas jusqu'à l'assassinat, c'est le désastre intérieur, le désespoir muet, l'arrachement, la séparation, le divorce.

Car les unions, légitimes ou non, ont été soumises à une épreuve sans pareille pendant ces quatre années terribles, et beaucoup n'y ont pas résisté, ont fléchi, craqué, sombré. Et il en résulte un vaste lâchement, un désarroi lamentable. Les liens se déchirent, les familles se dissocient, les foyers s'affaissent de toutes parts ; et les rivalités, les mensonges, les querelles, les animosités entre hommes et femmes forment comme une trame obscure et invisible de douleurs qui court sous le tissu écarlate des grands ravages extérieurs de la guerre.

Tout cela pèse sur l'âme humaine et la désole. Et, bien entendu, la plupart de ceux qui écrivent sur ce sujet s'empressent de dire que c'est de la faute des femmes. Les hommes l'affirment parce qu'ils sont orfèvres et naturellement enclins à s'absoudre entre eux de toutes leurs défaillances. Les femmes l'insinuent par un vieux reste de soumission, par un vague besoin de s'accuser et de se débiner elles-mêmes et aussi parce qu'une femme qui écrit aime à se donner des airs de sœur aînée, de conseillère avisée vis-à-vis des autres femmes.

Ainsi, M. Paul Reboux, dans un récent article paru dans « l'Œuvre : *Le Moratorium de l'Amour*, assure que les femmes surtout ont été responsables du grand adultère de la guerre. Le péché des hommes fut véniel, mais celui des femmes fut « éperdu ». Et puis les femmes ont été d'une coquetterie déplacée, elles ont profité de la guerre pour raccourcir leurs jupes et porter des toilettes « indécemment luxueuses ». Et Paul Reboux rappelle les épouses « à la raison », tout en invitant les maris à « l'indulgence ». — D'autre part, une femme qui signe « une passante » écrit également dans « l'Œuvre » ceci : « Que de femmes envisagent avec inquiétude le retour de leur mari ! » Elle nous assure que « les bonnes femmes sont rares ». Elle blâme les « incomprises », les « aigries ». Elle nous apprend que le « secret de la comédie » c'est la bonté, et que pour rabibocher leurs ménages claudicants, il suffira aux femmes d'être bonnes. « Soyez bonnes avec aveuglement, bonnes jusqu'à la déraison. » (Paul Reboux prêche la raison ; « une passante » préconise la déraison, ce que c'est que les mots, tout de même !)

La question est beaucoup plus grave et beaucoup moins simple que tout ceci. Il est trop commode de dire : « Les femmes ont été laissées seules, elles en ont abusé, elles ont été folles et légères. Mais maintenant c'est fini, elles vont ouvrir les bras à leurs maris et redevenir de bonnes petites ménagères tendres, attentives et empressées. » D'abord les choses ne s'arrangent pas comme cela dans la vie. Et le mariage n'est pas une comédie, dame « passante », quoi que vous en pensiez. Ce serait plutôt une tragédie, surtout en ce moment. Pour ce qui est de la question habitudes de liberté et de décision prises par les femmes pendant la guerre, il n'y a là que matière à se féliciter. Les femmes privées de leurs maris ont assumé la direction de la maison, des affaires, ont suppléé de leur mieux au manque d'hommes, et s'adaptant à toutes les situations ont fait preuve de réflexion, de jugement et d'habileté. On les en a d'ailleurs officiellement louangées en maints discours grandiloquents. Voilà qu'à présent d'aucuns leur voudraient reprocher d'avoir acquis trop d'autorité et d'indépendance ! Auquel s'entendre ? Il n'est plus temps de chicaner là-dessus, car en pareille matière, la femme ne reviendra certainement pas en arrière. — Quant à la question coquetterie, c'est enfantin. Tout le monde sait que la mode est inventée autant si ce n'est plus, par les hommes que par les femmes. Ce sont les couturiers qui, avides de maintenir leurs bénéfices ont imposé d'absurdes jupes larges au début de la guerre et qui, aujourd'hui, cherchent à nous en imposer de trop étroites. Et nul n'ignore que si les femmes sont élégantes, c'est pour plaire aux hommes, que les hommes ne ménagent pas leurs railleries à une femme démodée ou mal habillée et qu'un mari serait navré que sa femme ne suivît pas la mode et ne fût pas gracieusement vêtue.

La vérité, la crue et complexe vérité, c'est ceci : Il y a eu la guerre ; les compagnons ont dû quitter leurs compagnes ; celles-ci, restées à l'arrière, ont dû travailler, peiner, gagner leur pain comme les hommes. Et parce que la solitude est anormale et parce que la nature est impérieuse avec la même véhémence chez les deux sexes, les femmes ont connu les tentations, les désirs et les faiblesses, comme les hommes. Les hommes, sur le front, trompèrent leur femme. Les femmes, de leur côté, trompèrent leur mari. Parce que la jeunesse, la chair, l'instinct de vie sont des forces toutes-puissantes et que, pour y résister il faut avoir une loi morale, une profondeur de sentiment, une énergie très rares. Et alors, comme la situation durait, ce fut la débandade générale. Les femmes de disparus, de prisonniers prirent des amants, se mirent en ménage avec d'autres hommes ; les hommes dont les femmes étaient restées en pays occupé se créèrent de nouveaux foyers. Et que d'hommes, dans la zone des armées, s'installèrent avec des femmes indigènes ! Et combien d'entre eux séduisirent des filles, avec des promesses, leur cachant qu'ils étaient mariés. Et combien d'autres, mariés en province, étant mobilisés à Paris, suppléèrent sans remords à l'absence de leur femme ! Et combien d'autres ont abandonné à jamais leur compagne et leurs enfants ! Et combien de fiancés d'avant la guerre se sont dégagés sans même s'expliquer, la tête tournée soudain par quelque rencontre ! Et combien de vertus féminines jusque-là solides ont chancelé, combien de jeunes filles, entraînées par la promiscuité perpétuelle des soldats sont tombées à la prostitution !

Ce fut l'impérieux assaut de la nature, la fringale de vivre qui se ruèrent sur les êtres désaxés, isolés, menacés de mort et les vainquirent. Ce fut la grande victoire des sens, la grande défaite de l'amour. Les unions, les tendresses d'avant qui sont demeurées intactes, peuvent, désormais, se croire éternelles. Ceux-là s'aimaient plus loin que la chair, ceux-là s'aimeront toujours qui ont triomphé de ce formidable risque.

Mais à ceux qui n'ont pas tenu, aux couples blessés, divisés, cruellement atteints, pourquoi prêcher l'indulgence, le pardon, la bonté ? Toute la bonté du monde ne répare pas la trahison. Quand deux êtres ne s'aiment plus, à quoi bon ligoter ensemble leurs vies hostiles ? Vaut-il pas mieux se séparer vite que de traîner longtemps à deux une lourde chaîne de souvenirs torturants ?

Il ne faut accuser personne. Il n'y a pas ici de coupables, il n'y a que des malheureux. Il y a l'immense iniquité de la guerre qui a massacré les cœurs comme les corps. Heureux ceux qui traversèrent le feu sans y laisser un morceau d'aile ! Pour les autres, pour tous les frappés, pour tous les égarés, pour tous les douloureux de l'amour, hommes et femmes, n'éprouvons qu'une émotion respectueuse, une pitié sans bornes, donnons-leur l'embrassement de la fraternité, pleurons avec eux la défaite de l'amour.

Et rêvons que la paix, par la grâce de son pur soleil, cicatrise les misères, chasse l'opprobe et fasse jaillir bientôt de la terre rédemptée une jeune et délicieuse floraison d'amour.

Henriette SAURET.

Les femmes n'ont éludé aucun de leurs devoirs. Pourquoi sont-elles encore privées de leurs droits ?

Poëme

POUR LA VENUE DU PRESIDENT WILSON

(Fragment)

Les voix tues exhalées en hoquets d'agonie,
Vous seul les avez entendues —
et qu'Ils vous nient et vous renient
aujourd'hui ? — Qu'importe, Vous êtes venu !
Qu'importe ! Tous les morts sont morts ;
les lauriers prodigués aux tombes
se faneront —
mais sur nos fronts
la Parole, en vol de colombe,
avec ses deux ailes de ciel
franchit les Temps matériels
et sur ton ombre,
Eternité,
étend sa ronde
de Clarté !

La nuit s'efface...
le soleil vient...
les Rois s'embrassent
dans les festins
la Mort qui danse
sourit au loin...

Mais son sourire s'est crispé
et ses dents font un bruit d'épée
vain de menaces...
« C'est Toi ?... Tu viens ?...
Qui t'a permis et pour quoi faire ?
Les Dieux sont vains —
Les rois, mes frères,
et mes cousins, les Présidents,
t'ont-ils fait signe ?
Trahiraient-ils, sujets indignes ?
Ombre du Czar — Whilem en fuite —
Victor, Raymond, Georges : (les Uns,
les Autres, — tous : Lloyd, Clemenceau,
et le Sans-Nom qui porte un chiffre
comme un bagnard son numéro)
Tous au fusil ! Maîtres-esclaves
La haine meurt — Wilson la brave !
A moi ! qui fis votre bras fort
et qui ai peur — injuste sort —
de la Mort — de la Mort — de la Mort ! ! ! »

Noël-E. GARNIER.

« Le mort mis en croix » *en préparation.*

Le Groupe d'action de la Jeunesse Républicaine du III^e^ et de la Tribune des Jeunes organise, pour le dimanche 29 décembre 1918, une manifestation féministe sous la présidence de Séverine. Au programme, sont inscrits deux orateurs considérables à divers titres : Louis Martin, sénateur du Var, le champion politique du suffrage des femmes, et Hélène Brion, la courageuse institutrice qui fut persécutée pour ses idées. Après eux, l'on entendra Mmes Lara, Henriette Sauret, Irma Perrot, Gil Baer et M. Alcover dans les poésies de Victor Hugo, Baudelaire, Sully Prudhomme, Henry-Jacques, etc.

Cette importante réunion, qui aura lieu à la salle de la **Jeunesse Républicaine,** 10, rue Dupetit-Thouars, intéresse directement tous les amis et lecteurs de la **Voix des Femmes,** qui ne doivent pas manquer de s'y rendre.

La Femme et la Vie

Victoire vote, etc...

Les femmes françaises, entendez toujours par là, *Le Conseil national des femmes françaises*, auquel s'adjoint *la Fédération de quatre-vingt groupements suffragistes* et l'*Union fraternelle des femmes*, vient de lancer un manifeste vibrant :

« *La France est victorieuse ! Nos cœurs se mêlent à l'hymne de joie universelle qui ont fait triompher le droit et la liberté. Mais, à notre reconnaissance pour ceux qui gouvernent le pays, se mêle une amertume que comprendront bien des hommes pour qui les sentiments démocratiques ne sont pas de vains mots...* »

L'hymne de joie universelle est causé par la victoire, les féministes signataires du manifeste l'affirment. Leur mélancolie vient de ce que le Parlement français ne s'est pas encore prononcé en faveur du suffrage féminin, alors que le bulletin de vote a été accordé « *en reconnaissance de la tâche héroïque qu'ils ont accomplie pendant la guerre* », aux indigènes de l'Afrique.

Je ne sais si les indigènes de l'Afrique estimeront suffisamment l'honneur qui vient de leur échoir, mais les femmes ont le droit d'en réclamer autant.

Il ne s'agit pas d'apprécier leur besogne, durant la guerre: Un grand chapitre pourrait être écrit sur ce sujet. Nous n'y partagerions probablement pas toujours les opinions des groupes suffragistes, mais comme le droit réclamé par toutes leurs adhérentes est un droit indéniable, on peut souscrire à sa revendication.

Mais combien plus largement, plus humainement aussi ! Une grande cause, la cause humaine, odieusement outragée durant de terribles années, demande à trouver d'ardents défenseurs. Nous jugeons que les femmes doivent en être les avocates zélées.

Et c'est pourquoi nous ne nous mêlons pas à l'hymne de joie qui ne peut être universel, tant que des hommes auront faim, tant que « le malheur aux vaincus ! » enlèvera à la justice la sérénité sans laquelle elle n'est qu'un masque voilant les traits convulsés et hideux de la vengeance, porteuse de haine, à l'infini.

D'excellentes intentions.

A l'Académie de Médecine, on parla de puériculture. On dit mille belles choses sur la mère, sur l'enfant, sur la nécessité de refaire la race, sur l'hygiène infantile. Bref, on traça l'éternel programme qui dicte aux femmes le devoir d'avoir beaucoup d'enfants, sous promesse qu'on s'occupera du nourrisson.

On s'en occupe parfois. Le nouveau-né se voit élevé au compte-gouttes, devient un échantillon superbe qui sert de démonstration sur l'excellence du système, et c'est fort beau. Ensuite, il y a toutes les conditions mauvaises de l'existence du peuple qui viennent détruire le bel ouvrage et l'enfant leur est livré sans défense.

Mais les puériculteurs ont accompli leur tâche, satisfait leur apostolat.

Corporations.

C'est le *Comité du travail féminin*, qui, maintenant, examine les conséquences de la prolongation du travail sur le rendement et la santé des femmes.

Dans sa dernière séance, au Ministère de l'Armement, différents vœux furent émis en faveur de la limitation de la durée de la journée féminine, dans les ateliers.

Certain proverbe dit qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Entendu, à condition que ce bien ne voile pas des raisons moins bien.

Ne vous avais-je pas annoncé que la campagne continuerait.

L'Ouvrière.

Exposition

Mme Eve Adam (33 bis, boulevard de Clichy), expose jusqu'au 6 janvier, les toiles de jeunes artistes indépendants, parmi lesquels il convient de mentionner : De Belay, Hugues, Barat, Hensel, *noms ignorés encore du grand public, mais chers à nos cœurs d'hommes libres et fervents des Arts désintéressés.*

Nos représentants à la Chambre ont eu largement le temps, depuis qu'ils sont élus, de donner la mesure de leurs talents. Qu'ont-ils fait ? Rien ! Aussi lorsque M. Clemenceau voudra bien consentir à nous laisser voter confierons-nous résolument à des hommes nouveaux la charge de nous faire une France nouvelle.

Le Journalisme et les Rayons V

Et voici l'inévitable satire de M. Clément Vautel sur le vote des femmes. Périodiquement, sans se lasser, le clairvoyant humoriste nous tourne le « film » antiféministe qui doit instruire et amuser. Seulement, voilà, on ne corrige pas le mouvement des marées, comme l'a dit un parlementaire anglais, et le problème du suffrage universel est dépourvu de toute espèce de comique.

Que diriez-vous d'un essayiste qui s'appliquerait, durant des années, à produire de brillants calembours sur la prise de la Bastille ou la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ?

M. Clément Vautel est plus divers. Il ne se contente pas de faire de l'esprit, il raisonne, il argumente. La femme, conclut-il, ne sachant parler que de cuisine et de chiffons, ne peut rien entendre aux sciences politiques. Par conséquent... Voilà qui est naturel, dirons-nous, puisque, depuis Noé, la jeune fille est uniquement dressée au rôle de servante ou de poupée, pour le plus grand agrément d'autrui. Mais prétendre interdire à la femme toute action politique, précisément au nom des défauts que lui a valus son inaction en la matière, n'est-ce pas s'enfermer dans un cercle vicieux ? Certes, répondrait un cynique, et nous ne désirons pas en sortir !

Cependant, l'aimable logicien veut bien accorder à ses contemporaines quelque « bon sens réaliste » *et une certaine* « jugeote ». *Mais savez-vous à quoi il attribue l'apparition de ces qualités chez la femme ?* Au « terrible esprit de contradiction dont ce sexe est possédé ».

Ainsi tout s'explique, la femme est toujours l'être borné, passif et superficiel, décrit par nos profonds psychologues, et si elle se montre active et raisonnable, c'est seulement par esprit de contradiction. Comme c'est fort ! Il est donc bien prouvé que ce chien est enragé !

Quant au droit de vote, M. Clément Vautel le considère comme une sorte de talisman négatif aux effets des plus décevants, aussi nous tient-il à peu près ce langage : Pauvres femmes qui voulez voter, croyez-vous que le suffrage remplacera pour vous une bonne chaufferette l'hiver ?

Pensez-vous qu'il conservera l'éclat de votre teint ou qu'il empêchera vos sauces de brûler ? Non, n'est-ce pas ?

Alors !... A ces raisons péremptoires se mêlent des réflexions inédites sur le talon Louis XV, le corset Mystère et le prix du beurre. Puis vient l'annonce de redoutables quiproquos futurs.

Quoi, vous voulez être élue, vous qui êtes déjà « l'élue » ? Et votre élu, l'élirez-vous une deuxième fois ? Alors il deviendra l'élu de l'élue de l'élu, et ce sera la confusion dans la famille !

Et le « bonheur» ? Qui n'a pas le bonheur ? Voulez-vous du bonheur, Mesdames ? Oui ? Eh bien ! il ne se trouve pas au fond de l'urne électorale, il se cache dans le buffet de la cuisine ! Ah ! Ah ! — Footit ne serait pas plus persuasif.

Une seule chose m'intrigue : Puisque les féministes ne sont « qu'une petite légion qui s'agite dans le vide ». *pourquoi Messieurs les Conservateurs palabrent-ils désespérément pour préserver* « le vide », *de l'influence de la* « petite légion » ?

Cherchons plutôt pourquoi la question du vote féminin *produit sur la majorité des hommes l'effet de mystérieux Rayons V., qui, selon le tempérament de chacun, se traduit par une violente colère, ou par une folle hilarité.*

Tout le secret de leurs manœuvres est là.

Adrienne SAHUQUÉ.

A partir du 1er janvier 1919, *Mlle A. Dyvrande, avocate à la Cour d'Appel de Paris, fera régulièrement pour les lectrices de la* Voix des Femmes, *une chronique judiciaire. Mlle A. Dyvrande traitera la question de droit concernant spécialement la femme et l'enfant. Elle répondra volontiers à toutes les demandes de renseignements exclusivement juridiques qui lui seront adressées à son domicile personnel, 14, rue Littré.*

L'Almanach du Peuple qui vient de paraître et que l'on peut se procurer pour UN FRANC, chez *les principaux marchands de journaux* (ou par la poste, chez M. C. Frambreille, 9, rue Jaucourt, Paris 12e), est une publication annuelle fort intéressante. L'auteur ne craint pas d'y traiter des sujets réservés, jusqu'ici, aux discussions des seuls savants et philosophes.

Céline, petite bourgeoise

(Suite)

Mars...

Allons bon !

Après des journées où Mélanie semblait perdre la tête, elle a reçu une lettre qui lui apprend que Pierre est blessé, blessé aux jambes assez sérieusement.

Elle a demandé à partir quelques jours. Mon père lui dit :

— Surtout, n'allez pas, avec vos jérémiades, affaiblir le courage d'un soldat qui a fait son devoir.

Mélanie n'a pas paru entendre.

—Pourvu qui puisse encore gagner sa vie répétait-elle obstinée. Moi je suis vieille, comment qu'il vivrait s'il devenait impotent.

Mon père eut un mouvement d'impatience.

— Ah ! ça croyez-vous que nous laisserions nos héros manquer de pain.

— Oui, reprit Mélanie, mais quand on est pas habituée à demander l'aumône c'est dur.

Etait-ce parce que la silhouette de Mélanie était lamentable, si tassée, si caduque que les paroles de mon père me gênèrent ?

— Laisse-là, dis-je, elle a du chagrin.

— Sacrées femmes ! s'écria-t-il, avec leur sensiblerie, elles amolliraient le moral le mieux trempé.

— Pourtant, fis-je vivement, il me semble que depuis le commencement de la guerre la sensibilité n'a pas été exagérément le fait des femmes.

Mon père me regarda étonné, et je devins écarlate. Sans m'en apercevoir, en l'atténuant à peine, je venais de redire une phrase de Laurie.

Quelle infiltration nouvelle dans mon esprit, je vais me surveiller.

Mai...

Je me vois acculée à cet aveu : je me plais chez Laurie, infiniment, et je sais maintenant que tout en me rabrouant souvent elle a pour moi certaine affection bourrue qui me fait plaisir.

Fut-ce la faute de l'ennui, fut-ce autre chose, j'en suis arrivée à ne pouvoir me passer de ces deux-là. Comme ils s'aiment ! et quelle compréhension de leurs sentiments réciproques ! Rien de semblable entre Edmond et moi. Edmond pensait pour moi, comme mon père et ma mère avaient aui jadis.

Le jour où je fis cette constatation, je venais de recevoir une lettre d'Edmond. Il se plaignait amèrement de ses souffrances, de ses fatigues, du trouble que la longueur de la guerre allait apporter dans ses affaires. Rageusement j'ai froissé ce papier où nulle tendresse ne se montrait, et je suis partie chez Laurie.

— Tu sors beaucoup, me dit ma mère.

— Je suis majeure je pense, ai-je répondu en essayant de plaisanter, mais ma voix sonnait faux, je le sentais.

— Une femme n'est jamais majeure, ma fille reprit solennellement ma mère et c'est une des horreurs de cette guerre que de voir tant de femmes se livrer à la débauche.

Ma bravoure n'alla pas jusqu'à oser tenir tête à ma mère. Pourtant, Laurie n'a-t-elle point raison quand elle affirme que si les femmes avaient été plus heureuses dans le mariage elles auraient moins facilement oublié le mari ? Bien sûr, ce n'est pas très chic, tandis que le pauvre diable se bat, souffre ou tombe, d'en prendre à son aise avec la fidélité, mais le pauvre diable ne se montra-t-il point trop de fois ivrogne, brutal, despote ?

Mai...

Quand j'arrivai chez Laurie, elle aussi tenait une lettre dont elle reprit la lecture à voix haute ! Cette lecture m'étonna.

— Mais Laurie objectai-je.

Elle ne me laissa pas achever.

Fanny CLAR

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.